

# Petite galerie de portraits de formateurs en mal de modèles<sup>1</sup>

Eugène Enriquez

L'activité de formation qui tend à devenir dans notre société une activité centrale et à reléguer progressivement au rang d'activité secondaire le travail directement productif comporte pour ceux qui l'exercent comme pour ceux qui l'expérimentent un aspect *fascinant* qu'il est indispensable d'explicitier. Ce n'est qu'à cette condition que pourront être repérés les écueils entre lesquels le formateur doit naviguer, s'il ne veut pas sombrer « corps et biens » avec son équipage (autrement dit les personnes dont il a pris la responsabilité). C'est à la mise en évidence de ces « points de butée » (et de catastrophe) que voudrait contribuer ce bref article.

Pour entrer dans le vif du sujet, je dirai que tout acte de formation se réfère plus ou moins à une série soit de modèles explicites, soit de phantasmes moteurs<sup>2</sup> qui donnent à ce travail un aspect à la fois exaltant, inquiétant et décevant. C'est peut-être pour cela qu'il fascine, étant à la fois frappé du sceau du désir d'omnipotence et du désir/crainte d'impuissance, à la fois porteur de vie, de répétition et de mort, simultanément branché directement sur des êtres vivants et sur des individus et des organisations inertes, résistants et pouvant désirer leur propre perte.

Les modèles et phantasmes qui me semblent à l'œuvre sont les suivants :

- Donner une bonne forme (contenu dans l'idée même de formateur).
- Guérir et restaurer (la volonté *thérapeutique*).
- Accoucher, faire émerger (le désir *maïeutique*).
- Interpréter, faire prendre conscience (qui renvoie au projet *analytique*).
- Faire agir, changer, faire bouger (c'est le modèle *militant*).
- Se dévouer, prendre en charge les problèmes (se réfère au phantasme du *réparateur*).
- Libérer des tabous, des interdits (au service des pulsions : c'est l'image du *transgresseur*).
- L'effort pour rendre l'autre fou (énoncé par M. Searles qui renvoie au désir de *destruction*).

Ainsi, tout projet formatif est pris dans des références aux images du formateur, thérapeute, accoucheur, analyste, militant, réparateur, transgresseur et destructeur. Je voudrais montrer que s'il adhère totalement et uniquement à une ou plusieurs de ces images qui ne peuvent que se

1. Une première version de cette étude a paru en Italie sous le titre : « Il formatore tra Scilla e Cariddi », in R. Speziale Bagliacca : « Formazione e percezione psicoanalitica », Feltrinelli, 1980.

En français, cet article est paru en 1981 dans le numéro 33 de la revue *Connexions* que nous remercions pour son autorisation à le republier ici.

2. Des auteurs comme D. Anzieu et R. Kaës ont étudié la fantasmagorie de la formation ; cf. leurs études dans l'ouvrage *Fantasmagorie de la formation*, Dunod.

concrétiser dans un projet sur autrui, le formateur<sup>3</sup> ne pourra que contribuer à créer un monde de plus en plus mystificateur, un monde de « doubles », un monde où la violence se déchaînera d'autant plus qu'il voudra contribuer à la création de l'humanité renouvelée.

3. L'intervenant se trouve dans le même cas.

### 1<sup>er</sup> cas : le formateur (comme celui qui donne une bonne forme)

Dans le terme formateur, l'essentiel c'est le mot *forme*. Le formateur est donc celui qui s'intéresse aux formes vivantes pour les *déformer*, *réformer*, *transformer*. Autrement dit, confronté à des personnes qui ont une forme considérée comme inadéquate ou imparfaite, le formateur se donne pour rôle de substituer à celle-ci une « bonne » forme, une forme « idéale ». Penser et agir à partir de cette position implique un imaginaire fondé sur trois types de représentation :

a) un modèle de *type platonicien* : il existerait, dans le monde des idées, là où ne surgit que la lumière de la raison, et où aucune impureté, aucune souillure ou défaut n'est pensable, une forme *idéale* (du bon élève, du citoyen respectueux des lois, du bon stratège, etc.) qu'il s'agirait d'extraire de l'empyrée et de faire descendre dans le monde empirique (celui de l'à-peu-près, de la corruption et de la consommation) en lui faisant subir le moins de dégâts possibles. Son application et sa généralisation à tous les êtres humains permettraient ainsi la réalisation, dans la vie effective, du modèle du bon (travailleur, infirmière, etc.), la diversité des personnes entraînant, certes, des *écarts variés* par rapport à ce modèle et empêchant de ce fait la stricte uniformisation des êtres.

b) un modèle de *type marxiste* (et qui se retrouve globalement chez tous les intellectuels) : tout artisan (qu'il soit forgeron, sculpteur ou menuisier) a, dans sa tête, une image précise de ce qu'il veut réaliser (a donc construit son modèle *en pensée*). Le « faire », le geste du bras ne consiste donc qu'à prolonger l'activité de la pensée. Le bras, l'outil ne sont donc que le cerveau en acte. Il n'y a aucun élément créatif original dans « le faire ».

c) un modèle de *type « gestaltiste »* (qui peut se repérer facilement dans la tradition psychosociologique lewinienne) : le sentiment que chaque être humain, que chaque ordre biologique tend vers un comportement ordonné qui lui permet de réaliser ses potentialités, vers une bonne forme qui, malgré bien des dénégations, est conçue comme similaire pour tous les êtres. Enfin ces trois types de représentation chez le formateur, ont pour corollaires la nécessité qu'il incarne, lui-même, le bon objet, que les formés vont tenter d'imiter ou d'introjecter. Cet idéal placé devant eux comme *exemple* constitue la figure à interioriser et dans laquelle il faut s'engluer.

Comment ne pas se rendre compte que ces représentations (platonicienne, marxiste, gestaltiste) et leur corollaire, l'image exemplaire du formateur, proposent toutes, chacune à sa manière, de déposséder les formés de leur propre expérience, de leur vécu, de leur angoisse, de leur tâtonnement,

pour leur substituer une forme *figée*, répétitive et mortifère. Or, de telles représentations sont à l'œuvre chez tout formateur car elles sont au fondement même de la pensée et de la civilisation occidentale. Croyance en un monde des idées situées autre part, croyance que tout projet a son lieu d'origine dans le cerveau, croyance que les êtres humains recherchent tous la même forme (la forme *normale*). Dans la mesure même où notre société tend à devenir une société éducative, il s'ensuit inéluctablement la transformation du formateur en porte-parole adéquat des valeurs et des croyances sociales diffuses. Et pourtant un examen même sommaire de ces représentations nous renvoie à leur absurdité ou à leur généalogie idéologique : la psychanalyse et l'ethnologie nous ont suffisamment montré que les valeurs transcendantales, que l'idée de Dieu, du Beau, du Bon étaient des créations des hommes qui ont besoin, pour légitimer leur mode de fonctionnement social, d'inventer des garants et de les projeter dans le ciel comme des fétiches, comme « une main invisible », pour qu'ils puissent apparaître comme l'émanation d'un loi extérieure, permettant ainsi l'ordre et la cohésion sociale. Nous savons aussi d'expérience, que tant que la main n'a pas fonctionné (ou que la parole n'a pas été dite) aucune forme n'existe en fait. En écrivant ce texte, et bien que j'aie réuni préalablement des données et construit un plan, je suis confronté au fait que cette étude n'existe qu'en tant que je l'écris c'est-à-dire en tant que j'ai une activité *créatrice* d'écriture, en tant que je ne suis pas le simple reproducteur manuel de pensées déjà élaborés. Au contraire, je sais bien que c'est en écrivant que ma pensée se forme et évolue. Des mots apparaissent que je n'avais pas prévus. Des développements me semblent nécessaires alors que je n'y avais pas songé auparavant. Il n'y a pas de « faire » sans invention, sans surprise pour celui qui est en train de faire. Tout acte vécu est un acte déroutant même s'il a été longuement médité.

N'oublions pas non plus que les mots s'engendrent les uns les autres, que « les mots font l'amour » comme le disait André Breton et que dans tout langage (sauf celui des slogans ou de la « langue de bois ») existe un excès de signification, d'évocation, qui conduit toute parole à avoir des effets inattendus, à mettre en liaison des choses, des concepts, des êtres qui n'auraient pas dû normalement être mis en connexion. Le langage n'est pas réductible à un instrument, et donc il est créateur non seulement d'information, mais d'entropie négative c'est-à-dire de vie et, de ce fait, d'inconnu. Cette force du langage, les psychanalystes la connaissent bien, puisqu'ils ont fait confiance à la « talking cure » non seulement pour permettre la remémoration mais aussi la répétition, la perlaboration, le transfert et pour ouvrir un champ d'expérience dans lequel sont pris et l'analyste et l'analysant. Ce langage vivant (cette parole authentique), c'est celui qui favorisera, comme le dit G. Bateson, « de nouveaux patterns<sup>4</sup> ».

4. « Tout ce qui n'est ni transformation, ni redondance, ni forme, ni contrainte, est *bruit*, la seule source possible de nouveaux patterns » (G. Bateson), cité in E. Enriquez, *Problématique du changement*, op. cit.

## 2<sup>e</sup> cas : le Thérapeute (guérir et restaurer)

Tout formateur est confronté également à la volonté thérapeutique. Ceci, d'autant plus que la formation psychosociologique avait déjà été définie, par l'école de Bethel, comme « une thérapie pour normaux », autrement dit pour individus éprouvant des difficultés de communications, ayant besoin de se confronter à autrui et de savoir nouer des relations moins défensives et plus démocratiques avec les autres.

Or, lorsqu'on s'interroge sur cette idée de guérison, on ne peut que constater :

a) qu'elle suppose un état stable de l'organisme (état sain) qui a été perturbé par des agents extérieurs (virus, société ou enfance malheureuse) et qu'il s'agirait, par l'application de thérapeutiques appropriées, de *restaurer*. Il y a donc là à l'œuvre le postulat d'une *restitutio ad integrum*, comme si l'individu était porteur originellement d'une santé à retrouver.

b) qu'elle implique une parfaite réversibilité de l'organisme qui, une fois guéri (physiquement ou psychiquement), ne supporterait aucune séquelle de sa maladie, ce mauvais moment étant en quelque sorte mis entre parenthèses<sup>5</sup>.

Or, ces deux hypothèses peuvent être interrogées violemment. En ce qui concerne la première, l'idée d'un organisme sain vivant dans le « silence des organes » (R. Leriche) n'est plus pris en compte même par les biologistes qui disent qu'un organisme « sain » n'est pas celui qui n'est jamais malade mais celui qui sait, devant les perturbations externes et internes, s'adapter c'est-à-dire avoir un comportement ordonné et non un comportement catastrophique (Goldstein), se confronter à la maladie et trouver dans cette lutte un point d'équilibre plus satisfaisant<sup>6</sup>.

Quant aux psychanalystes, ils savent que tout organisme vit continuellement en tension, en conflits, conflits entre les instances et conflits entre les pulsions et que chaque individu vit dans un état d'équilibre instable qui peut, même si aucun symptôme particulier n'apparaît, être loin d'un optimum hypothétique. Ainsi ces personnes « sans problèmes apparents » et qui brusquement, un jour, « décompenseront » ou seront en proie à des délires d'allure psychotique.

Quant à la seconde hypothèse, elle fait fi de « l'histoire » de l'organisme humain et le traite comme s'il s'agissait d'une mécanique à restaurer. Il n'y a pas de réversibilité car l'organisme, dans son combat pour trouver un mode de fonctionnement et de relation à l'environnement plus satisfaisant, *a souffert* et s'il a gagné une vie plus libre, il a en même temps perdu et du temps et des illusions et une partie de sa force dans ce travail. Il n'y a pas d'évolution (même et surtout en analyse) sans *perte*, sans blessure non cicatrisable. Ce qui a été vécu n'est pas une parenthèse, c'est un drame qui laisse des traces, même si son issue est considérée comme agréable et novatrice.

5. Cf. G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, P.U.F.

6. Cf. E. Enriquez, « Perspectives psychosociologiques sur l'adaptation », in *L'adaptation, phénomène social*, CCIF ainsi que la discussion entre l'auteur et G. Canguilhem.

Ainsi on ne guérit jamais, on passe d'une expérience à une autre, on se déstructure et on se restructure, on élargit le champ de ses possibilités et en même temps on s'épuise dans ce labeur. La pulsion de mort (et la mort elle-même) est toujours là présente, lovée au sein même de la vie.

Alors pourquoi cette obsession de la guérison ? À cela deux raisons essentielles :

1) La transformation de notre société en société de malades et d'assistés et corrélativement la médicalisation de tout regard porté sur le social. La disparition des anciens liens sociaux (liens familiaux, liens territoriaux, comme pouvait les vivre le paysan, liens de travail, comme l'éprouvait l'artisan et le possesseur d'un métier) entraîne une crise d'identité, un sentiment d'étrangeté et d'angoisse devant un monde de plus en plus peuplé d'artefacts, de moins en moins maîtrisable par l'homme quelconque, et transformant ses techniques, ses procédures et ses manières d'être de plus en plus rapidement. Cette évolution bien connue maintenant transforme chacun en anormal possible, en déviant probable, en suspect en puissance. De ce fait, il s'agit moins dans nos sociétés de réprimer directement les comportements aberrants (car tout comportement dans la norme peut devenir un jour hors norme et inquiétant) mais de les prévenir (développement de la médecine préventive, de l'orientation scolaire, de la psychiatrie de secteur – ce qui implique un fichage des populations) et dans le cas où la prévention n'a pas pu jouer de tenter de les guérir. Ce qui explique l'importance privilégiée, bien montrée par M. Foucault<sup>7</sup>, du médecin, du psychiatre et du psychanalyste dans nos sociétés occidentales et la transformation de bien d'autres activités (police, enseignement, assistance sociale) en fonctions para-médicales.

7. Cf. M. Foucault, *Naissance de la clinique*, P.U.F., et *Les mots et les choses*, Gallimard.

2) La constitution d'un *corps* de plus en plus dense « d'opérateurs sociaux » de tout ordre qui seront investis de la mission de *sauver* ou d'arranger l'ordre social et auxquels on confèrera une puissance illusoire. Ainsi, le psychanalyste, l'éducateur, le conseiller conjugal, etc., deviendront « les sujets supposés savoir », les nouveaux démiurges chargés de répondre à tous les problèmes. (Le succès, en France, de conseillers et de psychanalystes à la radio en est un symptôme assez éclatant.) En même temps, que peuvent-ils faire réellement ? Souvent peu de choses. Mais comme il est rassurant de se croire indispensable : cela empêche de s'interroger sur sa propre vacuité.

### 3<sup>e</sup> cas : l'accoucheur

Proche du désir thérapeutique, se profile le fantasme de l'accoucheur. Il s'agit dans cette optique non pas de restaurer mais de *faire naître*, de favoriser un développement, une maturation, de permettre l'actualisation de potentialités inhibées ou réprimées. Le postulat implicite, c'est la bonté originelle de l'homme (l'élan vital étant toujours perçu comme bon et créateur), considéré comme relevant de la même espèce que les végétaux

qui peuvent *croître* au soleil et qui dépérissent à l'ombre. Ce qu'il faudra donc c'est aider à la croissance de chacun et à l'émergence du potentiel. Pour cela il suffira de respecter inconditionnellement l'autre, d'aller à sa rencontre avec une attitude « emphatique » et « congruente », d'avoir une écoute « compréhensive » et non « évaluatrice » de ses dires. Une telle relation à autrui le mettra dans les conditions favorables pour « devenir ce qu'il est » en puissance et qu'il n'a pas pu encore véritablement manifester dans sa vie quotidienne.

Dans cette perspective le formateur fera confiance à son client pour qu'il fasse surgir de lui-même sa propre forme de l'enveloppe qui a recouvert. On retrouve dans cette vision (envisagée comme ayant un but thérapeutique) les idées de Rogers et des partisans de l'analyse existentielle et des groupes de rencontre<sup>8</sup>. Certaines questions se posent quant à ce modèle : la métaphore végétale est-elle exacte ? L'homme est-il naturellement bon et est-ce simplement la société ou le monde éducatif qui est responsable de ses lacunes et de sa violence ? (Question obsédante depuis que Rousseau l'a posée et y a répondu par l'affirmative.) Que veut dire respecter l'autre ? S'agit-il d'accepter ses désirs les plus aberrants ? Jusqu'à quel point un thérapeute peut-il être compréhensif (sans contre-transfert positif ou négatif) ?

Il serait possible de multiplier les questions. Il me semble suffisant, quant à moi, de souligner les caractéristiques *idéalisantes* et *sur-protectrices* (et par conséquent dévoratrices) de cette position :

a) *idéalisantes*

Tout dans la relation est pris dans un processus d'idéalisation. Idéalisation de l'accoucheur qui est proche de la perfection : « congruent », respectant l'autre, compréhensif, ayant fait taire en lui tout sentiment violent, toute réaction sauvage, maître de lui-même et de sa parole. Et pourtant l'expérience analytique dévoile chaque jour à quel point les protagonistes sont pris dans des sentiments mêlés, l'analyste parfois durement interrogé par la parole de son patient, d'où sa difficulté d'être « neutre et bienveillant ». Le thérapeute compréhensif, lui, est lisse, les paroles d'autrui ne l'attaquent pas. Il est devenu pour lui-même son propre idéal. On reconnaît là ce que Freud avait souligné comme l'émergence du moi-idéal et du sentiment de toute-puissance qui l'accompagne.

Idéalisation également de l'autre qui est prêt (malgré certaines résistances) à entrer dans cette relation et à progresser. C'est faire peu de cas de l'attachement possible du malade (et de chacun d'entre nous) à ses symptômes et de la relation thérapeutique négative. C'est aussi croire que les conflits de la personnalité ne sont pas structuraux et qu'il est possible d'arriver à un *état d'harmonie* où chacun devient ce qu'il est (de toute éternité), c'est-à-dire un être en paix avec lui-même et les autres, ayant enfin acquis son identité.

Les processus d'idéalisation ont toujours comme soubassement la croyance en un monde sans histoire, sans contradictions, où il suffirait de faire éclore

8. Egalement celles de Reich (particulièrement celui de la seconde période) et des groupes de bio-énergie.

ce qui était déjà là. On retrouve ainsi un avatar laïcisé de la conception chrétienne de l'homme mais qui ferait l'impasse sur le péché et qui penserait possible l'instauration sur terre du royaume de Dieu.

#### b) *sur-protectrices* (et dévoratrices)

Ce que le patient (ou le client ou le groupe<sup>9</sup>) a en face de lui, c'est l'image du *thaumaturge* tout-puissant, de la bonne mère nourricière qui en suivant – sans avoir de sentiments autres que positifs – les progrès de son enfant, lui permet d'acquérir son autonomie. Il est sûr que cette mère ne l'abandonnera pas, le nourrira avec du bon lait et il sera amené (même si parfois il se rebelle) à n'avoir vis-à-vis d'elle que des sentiments de reconnaissance et d'amour.

Comment ne pas voir que dans cette situation, le patient ne peut pas (ou très difficilement) exprimer des sentiments ambivalents ou même un rejet du thérapeute ? Comment être mauvais avec un thérapeute si bon ? Ainsi se développe chez le patient un *sentiment de culpabilité* qui ne peut que le livrer pieds et poings liés, au désir de l'accoucheur. En réalité, donc, ce qu'il rencontre derrière le masque de la bonne mère, c'est la mère archaïque, toute-puissante, dévoratrice, qui ne permet la naissance que d'un enfant émasculé, totalement bon, autrement dit *sans désirs et sans vie*.

Ces éléments permettent de comprendre pourquoi ce modèle a eu tant de succès principalement parmi les assistantes sociales et les éducateurs. Ils trouvent dans l'attitude compréhensive un élément de réassurance narcissique, la certitude de faire « le bien », une image d'eux-mêmes et des autres « embellie » leur permettant d'éviter les situations souvent catastrophiques de leurs clients et de croire qu'en psychologisant toute relation ils pourraient faire naître une nouvelle race d'hommes, enfin calmes, dociles et souriants. Ce qui est bien agréable quand on vit journalièrement confronté avec la misère et le drame. Ainsi éducateurs et assistantes sociales sont des missionnaires et même s'ils n'ont pas eu de vocation pour ce métier, ils trouvent dans ce néo-christianisme le fondement qui légitime leurs actions et leurs peines.

9. Dans les groupes de rencontre.

## 4<sup>e</sup> cas : L'interprétant

Depuis la diffusion de la psychanalyse et sa vulgarisation outrancière depuis une dizaine d'années, se développe une espèce de psychanalyse appliquée à la vie quotidienne. Ce mouvement atteint non seulement l'intelligentsia mais aussi les petites gens et par ricochet et de façon paradoxale les analystes eux-mêmes. Il s'exprime par la volonté de tout interpréter, de tout expliquer, de trouver des causes et des raisons à tout comportement (comme si d'ailleurs interpréter, expliquer, rechercher les causes était une seule et même activité de la *pensée*). *On dira d'un enfant qui crie, que c'est parce qu'il a été frustré par ses parents, d'une femme qui perd ses lunettes qu'elle ne veut pas voir la réalité en face, d'ouvriers qui obéissent qu'ils*

jouissent de leur soumission<sup>10</sup> par identification à l'agresseur, d'étudiants qui se révoltent qu'ils en sont restés à un stade sadique-anal<sup>11</sup>, etc.

Ce mécanisme est particulièrement inquiétant (les psychanalystes feraient bien d'être particulièrement vigilants à cet égard) car il rencontre le phantasme d'explication universelle et totalitaire qui gît dans nos sociétés, phantasme qui repose curieusement sur la confusion des choses et des genres.

a) Alors qu'au XIX<sup>e</sup> et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la majorité des gens ne croyaient pas à l'existence de l'inconscient, c'est maintenant l'inverse. Tout acte individuel et collectif doit avoir sa motivation inconsciente. De là un double danger :

1. réduire tous les phénomènes à leur composante inconsciente supposée, ce qui advient cette fois-ci à vider les processus secondaires à l'œuvre dans la pensée vigile et dans le fonctionnement social de toute efficace. D'où *l'impérialisme de l'inconscient*.

2. transformer l'inconscient de lieu topique (dérivé du refoulement) et donc de lieu de conflit en *principe explicatif*.

b) Par l'équivalence opérée entre interpréter, expliquer, rechercher les causes, on transforme l'optique analytique en solution de devinettes et en blocage de la parole et du sens. Car interpréter (suivant Freud) implique qu'il y ait un *sens* dans ce que dit le sujet et que lui seul finira par trouver aidé dans cette recherche par l'analyste. Interpréter consiste dans ce travail d'acheminement du sens selon la temporalité propre et de la cure et du sujet.

Expliquer, par contre, signifie trouver les relations nécessaires entre les phénomènes, la loi de leur organisation, et de ce fait pouvoir *les prévoir* et les reproduire à volonté, dans les mêmes circonstances expérimentales et donc « idéelles ».

Si la psychanalyse est une science qui a remis en cause toutes les approches scientifiques, c'est qu'elle a substitué à la volonté *explicative* (régnante dans les sciences) l'art de *l'interprétation*. Si donc on ramène l'interprétation à l'explication, on fait disparaître ce qui le fondement même et de la cure et de la théorie.

Mais hélas, on en fait bien plus. Car on tend à ramener l'interprétation à la recherche causale. Lorsque des scientifiques se risquent encore dans les voies de la causalité (et du déterminisme) ils évoquent la causalité circulaire, la causalité en réseaux, la sur-détermination. Ils ne croient plus au déterminisme strict. Et c'est juste à ce moment que l'on transforme l'interprétation en recherche de cause « ce qui "enchaîne" le patient à ses raisons, dans la cohérence logique de ses résistances et ce qui, au lieu de lui redonner accès à son histoire, ne lui fait que lui représenter sa vie en un système de causalité qui l'aliène une seconde fois. »<sup>12</sup>

Ce parcours est significatif de l'inquiétude provoquée par la découverte de l'inconscient et par le cheminement lent, déroutant, du sens qui se joue

10. Idée avancée par J. F. Lyotard.

11. Cf. A. Stéphane, *L'univers contestationnaire*, Payot.

12. F. Roustang : article « Inconscient », *Encyclopedia Universalis*.

dans le rapport entre la parole et l'écoute. Il est bien plus simple de *donner* un sens et un seul que de laisser le sens advenir. On y gagne en sécurité et en pouvoir.

c) Cette assignation d'une signification univoque (c'est parce que...) est souvent de plus assignation de « *n'importe quoi* ». Si on peut faire (et encore sous réserve) confiance à un analyste qui procéderait de cette manière anti-analytique pour essayer de relier son explication causale à la théorie, on ne peut que se défier de ces fausses interprétations toutes faites qui fleurissent dans le langage de tous les jours et qui visent à obturer toute recherche de vérité (du style : tu te projettes, c'est parce que tu as mal résolu ton œdipe).

d) Cette communication directe à autrui des raisons de son comportement est supposée lui permettre une prise de conscience et donc une élucidation de sa conduite. Comme si la théorie freudienne n'avait pas souligné et les résistances possibles engendrées par toute interprétation et les risques d'une rationalisation qui, en donnant une image trop claire et définie de ce qui est en jeu, procure un sentiment illusoire de maîtrise, *clôture* le travail d'émergence du sens et, de ce fait, a partie liée avec le processus de refoulement.

e) En définitive, ce qui se dessine derrière ce type d'interprétation, c'est la *volonté de puissance*. Être celui qui a le droit à la parole parce qu'il est dépositaire du savoir, être celui qui peut enfermer les autres dans une formule qui les identifie nécessairement, être celui qui ne peut être remis en cause par la parole de l'autre mais qui guette toute parole pour pouvoir l'attraper, l'étiqueter et la réduire. C'est donc par certains aspects vouloir tuer le vivant, la vie étant ressentie comme insupportable si elle ne peut entrer dans un schéma préalable.

Certes, il s'agit dans ce cas d'une déviation de la pratique analytique. Mais il ne suffit pas de s'en tirer à si bon compte. Car, dans certains textes de Freud lui-même, cette tendance réductrice est présente, car la facilité de sa mise en œuvre fait de tout le monde un petit psychanalyste en herbe (combien de fois ai-je pu voir des psychologues en groupe se refusant à vivre toute émotion mais essayant continuellement d'expliquer le comportement des autres participants) et lui donne des sentiments de pouvoir à bon marché, en développant sa résistance à toute mise en cause. Car, enfin, la vulgarisation de la psychanalyse affecte les psychanalystes eux-mêmes qui sont (en France tout au moins) de moins en moins bien formés, de plus en plus indigents quant à leur pratique et à leur pensée.

Il me semble que cette tendance à l'interprétation réductrice est particulièrement forte chez les psychosociologues intervenants qui accèdent illusoirement et symboliquement à la fonction d'analyste (qui est plus prestigieuse dans notre société que celle de psychosociologue) sans s'être confrontés à ce métier, aux risques qu'il comporte, à la violence qu'il véhicule.

## 5<sup>e</sup> cas : Le militant (changer le monde)

Un phantasme rode dans les milieux des psychosociologues, c'est celui d'aider et même de conduire le changement social. Il ne s'agit plus cette fois-ci de restaurer, de former, de faire grandir l'individu, mais de permettre à des personnes et surtout à des groupes ayant des rôles sociaux définis, principalement à des catégories sociales défavorisées, ou se sentant exclues de la société, de prendre conscience de leur aliénation et de lutter en entreprenant des actions collectives les rendant progressivement maîtres de leur propre destin. On peut trouver, dans ce cas, des similitudes avec la perspective de l'interprétation réductrice : même désir de faire prendre conscience, même certitude de détenir la vérité et même croyance en la force motrice (et démonstrative) de la prise de conscience. Mais ce n'est pas pour montrer la puissance de son esprit sur un autre que le militant procède ainsi. C'est pour indiquer la voie, pour inciter à l'action des groupes qui sont amorphes ou pris de doutes ou encore épuisés par de nombreuses luttes s'étant toutes terminées par un échec fortement ressenti. Le militant (ou le formateur et l'intervenant militants) doit donc apparaître à ses propres yeux et aux yeux d'autrui comme délivrant une parole légitimée par une théorie scientifique (le marxisme par exemple) et non contestable, comme dépositaire d'une mission salvatrice qui consiste à *redonner* à ces êtres perdus un idéal du moi, un objet commun qu'ils puissent intérioriser, une vision du monde soit rationnelle et *utopique*, soit émotionnelle et *millénariste* qui transforme leur perception du réel. Derrière tout formateur militant se cache un prophète ou un apprenti à la sainteté. Ce n'est pas un hasard si on trouve ce type de formateur particulièrement répandu dans des milieux d'origine catholique convertis à une idéologie progressiste.

Ce faisant, un tel formateur renforce l'idée que le mal est totalement localisé en dehors des participants, que seule la société est en cause, qu'ils ne sont en aucun point en collusion avec le système dans lequel ils vivent<sup>13</sup>. D'un côté les purs, les exploités, de l'autre les dominants et les exploités. Cette vision manichéiste du monde favorise entre le formateur et les participants une *atmosphère fusionnelle*, fait du formateur une bonne image transférentielle et constitue le groupe comme bon objet interne. Elle aboutit principalement à ce que j'ai nommé (en empruntant le terme de Malraux) « l'illusion lyrique », autrement dit à l'enthousiasme, à la « foi qui soulève les montagnes » sans que soient véritablement analysées les conditions des luttes, les rapports de forces, les connivences possibles. D'autant plus que chaque fois qu'on se rapproche du modèle du militant, on est contraint d'utiliser des « mots d'ordre », des « slogans » dont l'expérience montre qu'ils obscurcissent la pensée et qu'ils risquent de se tromper d'adversaire et de stratégie. Si le militant se comporte de cette manière il deviendra, sans le vouloir, un allié important des forces de conservation de l'ordre social. Ce n'est que s'il accepte d'interroger le sens de son action et d'être interrogé par les autres, que s'il favorise une réflexion collective des

13. Il ne s'agit pas naturellement de nier la responsabilité qui incombe au dirigeants dans l'institution de la misère sociale. Celle-ci ne doit pourtant pas nous fermer les yeux sur le problème de la connivence possible entre dominant et dominé, persécuteur-persécuté.

participants et l'expérience de leur autonomie, qu'il peut échapper à ce danger. Est-il encore à ce moment-là un militant ? Il est permis d'en douter.

## 6° cas : Le réparateur (se dévouer, prendre en charge)

Dans ce cas également la société est perçue comme mauvaise, inadéquate et fautive. C'est elle qui est responsable des conditions de vie inacceptables, de la violence, du manque d'amour et de tendresse. Mais la transformation sociale, la lutte politique apparaît au formateur soit comme démesurée par rapport à ses capacités, soit comme relevant d'un ordre de problèmes qui ne le concernent pas ou qui apparaissent comme mystificateurs. Son but alors devient d'aider directement les gens dans la détresse, d'offrir l'amour à ceux qui en ont été dépourvus, de susciter des activités dans lesquelles la « communauté » pourra renaître, en un mot de *réparer* autant que faire se peut, le mal qui a été fait. Le formateur se transforme en bon samaritain : il partage les angoisses des gens pour lesquels il s'est dévoué, il considère que puisqu'ils sont démunis, il doit les prendre en charge. Il se sacrifie pour les autres, il ne sera pas comptable de son temps ni de ses efforts, il s'impliquera, mieux, il s'immergera dans ce travail qu'il envisage comme une véritable mission. Sa vie personnelle, ses désirs propres ne doivent pas le détacher de son travail : aller au secours des autres. Il passera des nuits entières à écouter les confidences de gens qui veulent se suicider et qu'il essaiera de retenir (organisation S.O.S. : amitiés), il travaillera avec un quartier, il défendra les locataires contre les propriétaires et les promoteurs. Il ne veut être le prophète d'aucune cause mais il a, lui aussi (comme le militant), la tentation de la sainteté. Il est le *rédempteur*. Que son sang coule plutôt que celui des innocents, que son sang sauve les innocents !

Cette figure est de bel aloi. Et pourtant, malgré son enthousiasme, sa fougue, sa gentillesse, cette perspective me laisse rêveur et inquiet. Non pas que ce type d'intervenant n'ait pas d'actions efficaces, généreuses à son actif. Non pas que bien des groupes n'aient pas, effectivement, besoin de lui et lui soient reconnaissants. Mais pourquoi se charge-t-il d'âmes et de travail ? Qui lui a confié cette tâche ?

Alors, si on examine de façon froide son action, plusieurs questions viennent : en réparant, en aidant, en s'occupant des exclus, des « ratés », des « déchets » de la société, ne contribue-t-il pas à maintenir les structures d'exclusion qui fonctionnent dans notre société ; puisqu'il existe des réparateurs, les « casseurs » (qui sont en règle générale les personnes tenant les leviers de commande) ne peuvent-ils pas continuer impunément ? Et puis, depuis Freud, nous sommes devenus soupçonneux : quels bénéfices secondaires escompte celui qui se sacrifie, quel pouvoir recherche-t-il, quelles larmes de reconnaissance attend-il ? N'est-ce pas là le moyen de donner un *sens absolu* à sa vie, de ne pas se remettre en cause. Tout sacrifié peut se regarder avec plaisir dans la glace : il se verra toujours (même s'il dit lui-même qu'il ne vaut rien, car il est, dans l'ensemble,

humble) comme un honnête homme sans peur et sans reproche. Allons plus loin : qui vit dans le sacrifice vit *par* le sacrifice et peut-être vit *pour* le sacrifice. Je le soupçonne, dans son propre sacrifice, de sacrifier aussi autrui : en le protégeant trop, en le dévorant d'affection, en réglant ses problèmes, il l'aliène dans cette relation privilégiée. Et il vit donc de la mort et de la destruction des autres. Son humilité est ainsi un formidable orgueil, sa tendresse pour tous de l'amour pour personne. En voulant être à la fois le père et la mère, l'ami et le complice, le frère et le sauveur, il exprime une hypertrophie du moi et une indifférence profonde des autres, il engendre un groupe fusionnel et confusionnel, où le grave, la tristesse, les larmes seront le pain quotidien. Sa volonté sacrificielle a quelques relents éventés de sadisme. Nombreuses sont les assistantes sociales qui relèvent de cette optique. Peut-être ne se sont-elles pas assez interrogées sur le *mépris* qui pourrait être contenu dans le fait d'aller vers les pauvres et les démunis. Et cela même si, effectivement, elles ne comptent pas leurs nuits, leur travail, leur enthousiasme. Ce ne sont sans doute pas les bons sentiments qui font les bons formateurs.

### **7<sup>e</sup> cas : Le transgresseur (libération des tabous et des interdits)**

Depuis une quinzaine d'années, et plus particulièrement depuis les années 1968, se profile un autre type d'agent de changement social. Celui qui, analysant la société comme fondamentalement répressive, les institutions comme expression directe des intérêts de la classe dominante, les règles comme mode de castration sociale et le système social comme porteur d'une cohérence logique telle qu'elle peut tout récupérer en son sein, se donne comme *vocation* et comme mission de favoriser l'émergence de la spontanéité, de la fête, des pulsions (considérées comme révolutionnaires), de provoquer les institutions, d'en faire découvrir leurs aspects contraignants et de permettre ainsi la disparition de tous les tabous, interdits, règles sociales. Il est ainsi celui qui dissout les limites, fait redécouvrir le plaisir du corps et des sens, la splendeur de l'événement et de l'instantané.

Il est possible de comprendre une telle vision, dans la mesure même où la psychologie a été souvent considérée comme adaptatrice et comme l'expression du management moderne. Certains psychosociologues ont voulu se démarquer d'une telle image de « conseiller du prince », d'agent du pouvoir et ont réclamé au contraire une position contestatrice, au service de ceux qui n'ont pas la parole, au service du « refoulé institutionnel ».

On ne peut pourtant qu'être particulièrement interrogatif par rapport à cette position qui est aussi bien celle des analystes institutionnels que celle dérivant des travaux de Deleuze et Guattari. Car elle exprime, du point de vue de la pensée, une extraordinaire simplification et mécanisation des phénomènes sociaux : penser les interdits comme uniquement répressifs empêche d'examiner en quoi ils sont simultanément *structurants*, poser les

règles comme arbitraires et castrantes évite de voir qu'il ne peut y avoir de société c'est-à-dire d'organisation où s'échangent des biens, fête et parole, sans une gestion de la violence qui se déchaînerait si aucune règle n'était posée.

Car elle exprime, au niveau des attitudes chez le formateur :

a) une volonté mégalomane d'être le père, le géniteur qui engendre l'inconnu, édicte la *transgression* (et se comporte ainsi comme les héros de Sade) et la fluidité génératrice.

b) une croyance à une véritable vocation de prophète millénariste : avoir tout, tout de suite ; amener le « grand chambardement », annoncer la bonne parole et être totalement investi dans cette action. Si on prend au pied de la lettre le titre d'un livre de R. Lourau « Sociologie à plein temps »<sup>14</sup>, on ne peut que frissonner d'inquiétude : car cela veut dire être, à *tout moment*, dans une situation d'analyste institutionnel, aussi bien dans son travail que dans ses loisirs et sa vie privée. Comment ne pas reconnaître ici le visage du prêtre (laïque) qui doit accomplir une mission sur terre ; visage d'autant plus inquiétant qu'il n'est, au contraire du véritable prêtre, ordonné par personne, porte-parole d'aucune vérité sinon de la sienne propre. Et comment, si on croit incarner la vérité (vérité du désir), peut-on véritablement permettre aux autres d'accéder à leurs propres désirs ? Ne s'agit-il pas en réalité de les prendre aux rets de son propre désir et de ses propres phantasmes ?

Enfin, parce qu'elle révèle comme conception de la vie une véritable obligation à la jouissance, aux relations fugitives, à la confusion joyeuse, à la transparence absolue. Cette conception débouche sur un nouveau système de contrainte : devoir tout dire, exprimer ses sentiments dans l'immédiat, faire l'amour avec tout le monde et utiliser toutes les parties de son corps pour bien signifier sa libération, supprimer tout effort et, de ce fait, toute exigence et se perdre dans la facilité et le vide. Et surtout ce que ne voient guère les libérateurs c'est que « la contrainte à la jouissance » (comme l'écrivait déjà Sade) est le prélude à la violence généralisée. Car il faudra toujours faire jouir plus et mieux, il faudra toujours se libérer plus et dans ces conditions ce qui reviendra c'est « l'archaïque », l'agressivité fondamentale non métabolisée par le social et par le langage<sup>15</sup>. Ainsi l'espoir d'une vie plus libre aboutit à la réalisation d'un monde pervers, d'un monde désert où ne subsiste plus que des intensités, des flux, et son alliée la violence immédiate, la guerre de tous contre tous.

14. R. Lourau, *Sociologie à plein temps*, E.P.I.

15. Cf. E. Enriquez, « Interrogation ou Paranoïa. Enjeu de l'intervention sociopsychologique », *Sociologie et Sociétés*, Montréal, 1978.

## 8<sup>e</sup> cas : Le destructeur (l'effort pour rendre l'autre fou)

Nous sommes avertis depuis les travaux de H. Searles<sup>16</sup> qu'il peut exister chez les êtres humains le désir de rendre les autres fous. Cet effort, comme le note Searles lui-même, est mené à un niveau « essentiellement inconscient » et il s'exprime « par l'instauration d'un type (variable)

16. H. Searles, *L'effort pour rendre l'autre fou*, Gallimard.

d'interaction interpersonnelle qui tend à favoriser un conflit affectif chez l'autre ». Bien des psychanalystes ont pu repérer cet effort (de la part des parents) dans la formation des psychoses (ainsi Johnson souligne que « dans certains cas l'expression de l'hostilité du parent à travers un enfant pourrait à la fois provoquer une psychose chez l'enfant et protéger le parent de la psychose »)<sup>17</sup>.

Ce qui m'apparaît important c'est que d'une part Searles pose qu'un tel effort peut se manifester également dans la relation thérapeute-malade, d'autre part et plus profondément que ce type de désir est présent chez tout individu affectivement sain, que donc il entre en jeu dans toute relation à autrui et ainsi dans toute relation thérapeutique ou formative. Si on admet également une autre idée de Searles, à savoir que chez la plupart des thérapeutes existe une structure de personnalité obsessionnelle, compulsive, dont le principal mécanisme de défense est *la formation réactionnelle*, on est amené à penser que le désir de guérison peut être une formation réactionnelle au désir de rendre l'autre malade, et sans doute, que le désir de former peut être entaché du désir inverse de déformer, de briser, de morceler autrui. Mon expérience de conduite de groupe m'amène à corroborer cette hypothèse. J'en donnerai un seul exemple allusif : dans un groupe de base de longue durée (neuf jours) ayant lieu en France, on trouvait un prêtre étranger qui était de surcroît un thérapeute et un animateur de groupe fort connu dans son pays et ayant une bonne réputation en France. Il avait tenu à participer à ce groupe car, disait-il, il était nécessaire de se remettre en cause au moins une fois par an (!) et de faire le point sur soi. Était également membre de ce groupe une ancienne religieuse, devenue assistante sociale, qui avait subi une forte crise et qui avait dû suivre un traitement psychiatrique. Elle s'était remise et désirait se marier ; elle était encore parfois sujette à des crises d'angoisse extrêmement profondes. Elle connaissait de réputation ce prêtre qui occupait une position importante dans l'Église et elle manifesta vis-à-vis de lui beaucoup de respect. Ce qui m'a frappé assez rapidement, c'est l'effort du prêtre pour culpabiliser l'ex-religieuse, lui reprochant d'avoir quitté sa condition et sa vocation, effort poursuivi de façon douceuse mais systématique. Au bout de quelques jours, celle-ci se montrait de plus en plus inquiète, exprimait ses peurs, son remords dans le groupe. Et le prêtre formateur à ces moments-là, lui faisait remarquer « gentiment » que ses angoisses indiquaient qu'elle n'était pas guérie et que son comportement demeurait anormal. La place extrêmement importante que ce prêtre avait prise dans ce groupe (en essayant de jouer auprès de moi un rôle de leader-adjoint, en exhibant sa compétence auprès des autres membres du groupe), avait pour conséquence la tentation pour le groupe de confirmer ses paroles et de renfermer l'assistante sociale dans sa folie. J'ai donc été obligé de procéder à une analyse de cette action mortifère et pour l'assistante sociale (surtout) et pour le groupe tout entier qui risquaient d'être pris dans le discours de ce prêtre. Ce type de situation n'est pas exceptionnel dans les groupes de formation où l'individu, afin de s'assurer de sa propre existence

17. C'est pourquoi personne, ni parent, ni psychanalyste, ni formateur ne voudra occuper consciemment une telle place.

et de son propre désir, est sollicité par des désirs de toute-puissance s'exprimant dans des luttes qui tendent souvent à rendre l'autre fou, mort ou sans désir.

Les situations de double blind, bien que différentes dans leurs perspectives, peuvent comporter également des conséquences pathologiques.

Et comment un formateur ne pourrait-il pas, parfois, instaurer une telle situation : il risque toujours d'ordonner au groupe d'être autonome, de demander aux gens de s'exprimer spontanément, et en même temps, de les enfermer dans son système interprétatif, de les mettre en situation de déséquilibre et de régression et de leur reprocher ensuite leur dépendance infantile. Il s'agit non seulement d'un risque mais, hélas trop souvent, d'exemples effectivement vécus, où le formateur s'assure de sa propre santé mentale et de sa propre puissance (de son propre phallus) en rendant les autres soumis, impuissants et profondément angoissés. N'oublions pas la force de la pulsion de mort dans les groupes, qui opère d'autant mieux dans ce champ que les participants perdent leurs repères habituels, s'interrogent sur leur identité et voient remise en question l'image stabilisée d'eux-mêmes qu'ils se sont forgée lentement et douloureusement au cours de leurs histoires.

\*\*\*

Cette étude n'a pas pour but d'indiquer au formateur qu'il doit éliminer tous les modèles, phantasmes ou attitudes que j'ai essayé de décrire et d'expliquer. Mais au contraire de souligner que tout formateur est *habité* par un ou plusieurs de ces projets, sans lesquels il ne pourrait d'ailleurs pas envisager une action ni la conduire. Le problème est simple : s'il s'incruste dans une position, s'il pense être celui qu'il croit ou veut être, s'il se laisse porter par ses phantasmes sans les interroger, il ne pourra pas mettre en question son statut, son pouvoir et leurs effets sur les autres et lui-même.

Toute situation de formation est une situation dangereuse, où le mal rode là où on croit édicter le bien, où la bonne volonté de heurte constamment à un désir d'être le maître, maître à penser, maître de la vie des autres, de leurs désirs et de leur développement.

C'est bien pourquoi une expérience analytique (ou clinique) me semble indispensable pour le formateur. Non pas qu'elle puisse prétendre résoudre tous ses problèmes. Mais qu'elle puisse l'amener à s'interroger sur ses propres affects, ses propres pulsions, son contre-transfert et sur le *piège* où il peut entraîner ses clients et où il peut s'entraîner lui-même ; être un élément de mort au lieu d'un élément de vie.

Mais cela ne signifie pas qu'il soit quitte pour autant car il n'existe pas de voie royale pour la formation. Et il ne suffit pas de comprendre comment les nœuds sont faits, comment ils nous font, d'essayer de les défaire et de tisser une nouvelle toile, en tentant de ne pas s'y enfermer, pour devenir un

nouvel Ulysse triomphant. Si les écueils sont évidents, la navigation n'en demeure pas moins risquée. Dans d'autres textes j'ai tenté de préciser quelques repères<sup>18</sup>, j'y renvoie le lecteur qui ne se contenterait pas de cette galerie de portraits. Ces « caractères » n'avaient pour but que de lever quelques voiles et d'indiquer au formateur qui pense souvent être du côté de la nouveauté, du poétique et de la création qu'il est bien plus souvent, à son corps et à son esprit défendants, un des multiples agents de la pulsion de mort, qui, dans sa ruse, est toujours présente à l'endroit où on avait cru, trop vite l'éliminer ou la rendre inopérante. Qu'il ne désespère pas trop vite pour autant. Comme le disait admirablement Scott Fitzgerald : « On devrait pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir et cependant être décidé à les changer. » Son lot, c'est le travail continu sur lui-même et avec les autres, rien de plus, rien de moins.

18. E. Enriquez, « De la formation et de l'intervention psychosociologique », *Connexions* n°19 et « Interrogation et Paranoïa », *op. cit.*

**Eugène Enriquez**

Pour citer ce texte :

Enriquez, E. (2015). Petite galerie de portraits de formateurs en mal de modèles. *Cliopsy*, 20, 145-160.